

Les
photos
parlantes

Un mariage au pays d'Andersen



Devant Margrethe radieuse, le simple geste affectueux de Frederik IX, le roi heureux.



Le bonheur des Monpezat. La comtesse épanouie, le comte satisfait, le haut-de-forme un peu goguenard.

« C'est grande douceur de cheminer ensemble », chantaient, samedi, les enfants de Copenhague au mariage de leur princesse. Margrethe et Henrik, qui voguent vers le Mexique à bord du « Dannebrog », le beau yacht royal, sont de plus en plus persuadés que la vérité sort de la bouche des enfants.

Au pays d'Andersen, les princesses du Danemark ne peuvent avoir que des épousailles de conte de fées. Ce fut un conte de fées.

Comme elle était jolie Margrethe dans sa longue robe blanche, éclaboussant de son sourire radieux la petite église de Hoimès Kirk en fête. Comme il était sérieux, digne et séduisant le nou-

veau prince Henrik qui passait son examen royal devant un jury d'altesses sorties rutilantes de quelque livre d'histoire !

Et dehors, guettant le passage des hussards de la garde et du carrosse princier, tout un peuple frémissant de joie se préparait à pousser le triple « hurrah » que le roi allait lui demander quelques instants plus tard sous le balcon du château d'Amalienborg.

Pour que les princesses épousent les bergers — même arrivés du Lot par le biais d'une ambassade à Londres — il faut que tout le monde soit d'accord.

C'est ce que l'on appelle la royauté constitutionnelle.



Le ballet charmant de Margrethe et de ses demoiselles d'honneur s'affairant autour d'un voile récalcitrant.



Ils sont mariés : Margrethe et son ravi ssant sourire, Henrik, un peu crispé encore.



Cet Indien vraiment bien de chez nous : Raza

VINGT-SEPT toiles de Raza, cet Indien de chez nous qui a 45 ans, réunies à la galerie Lara Vincy (1) m'apparaissent comme le mariage idéal entre certaines miniatures de son pays et une façon toute particulière de repenser le paysage de France.

« Je l'ai connu dans les années 50. » En ce temps-là, pour continuer à peindre dans l'espace très réduit d'une sorte de grenier-atelier, il exerçait des métiers aussi provisoires que divers. Il fut même figurant près de Martine Carol, dans le film de « L'été indien », transformé pour les besoins de la cause en porteur hindou. Oh ! que ces bagages étaient lourds !... Mais qu'importe ! Sa galerie venait de le découvrir, Jacques Lassaigne avait aimé ses toiles et il allait bientôt recevoir le « Prix de la Critique ».

Il y a 17 ans que je suis Raza avec un intérêt immense mais la journée vécue avec lui tout récemment, dans son atelier du quartier de la République, m'a permis d'entrer plus profondément encore dans la psychologie de l'homme et les secrets de l'artiste.

Immenses forêts

Il a un front large, des yeux noir d'ébène, un teint mat, des traits dont la régularité le font ressembler (en mâle) à cette reine Tiji, d'origine nubienne, dont le buste merveilleux compte parmi les chefs-d'œuvre du Musée de Berlin et que l'exposition Toutankhamon a remise sur la sellette.

L'enfance de Sayed Raza s'est écoulée dans la forêt de Mandia, non loin de Barbaria, entre Calcutta et Bombay. Son père y était conservateur d'immenses forêts domaniales. Là-bas, dans la jungle, peut-être plus encore qu'à Tahiti, le conseil que donnait Gauguin dans une lettre à Van Gogh, prend vraiment tout son sens. « Si vous voyez un arbre bleu, faites-le bleu. »

Suivant l'heure du jour, saut en plein midi où ils sont dévorés de soleil, les chèvres, les bambous, les pipal-trees, les

manguiers, passent par toute la gamme des rouges, des bleus, des oranges ou des verts que l'on retrouve aujourd'hui sur la palette de Raza.

On comprend son désir très ancien de transposer sur la toile toutes les modulations d'une lumière si intense. S'il faut le croire, il fut d'abord à la fois éfrazé et fasciné par un tel spectacle. Je crois que les arbres l'inquiétaient plus que les panthères ou les tigres rôdant autour de la maison paternelle. Enfant, il jouait avec leur progéniture comme il l'eût fait avec de petits chats.

M. Raza recherchait avec amour toutes les plus belles

pièces ; il avait la sensibilité d'un poète. Il éprouvait un vif regret d'avoir fait couper tant d'arbres et combien de fois fut-il tenté de dire à ses ouvriers les célèbres mots de Ronsard, arrêtaient le bras destructeur des bûcherons de la forêt de Gastine.

Il fut donc enchanté d'apprendre que son fils s'était inscrit à l'Ecole des Beaux-Arts de Bombay. Raza n'y apprit pas grand-chose, mais quelle merveilleuse leçon il a reçue devant ces peintures « rajput » dont il emporte toujours les reproductions dans ses pérégrinations à travers le monde. Nous les avons regardées en-

semble. Les femmes, même mariées, n'y vivent que pour « Krishna », le dieu bénéfique ; sous les arbres et dans les temples, elles dansent animées par les joueurs de flûte.

A Paris, même quand il travaillait, pendant une pause, l'artiste peut jeter un regard sur deux ou trois belles sculptures qui conservent avec passion. Elles ressemblent à celles de la grotte-sanctuaire bouddhique de Aurangabad. Ces jolies filles éternisent pour lui la beauté de l'ancienne Inde, mais il n'a jamais voulu les copier servilement.

Le patron idéal

Il quitta d'autant plus volontiers Bombay pour gagner Paris avec une bourse du gouvernement français que le spectacle des effigies sculptées ou peintes des personnages officiels de son pays n'avaient plus rien à voir avec l'art.

Il lisait déjà Rimbaud et Verlaine ; les lettres de Rilke à Rodin, qui sont encore son livre de chevet, l'enthousiasmaient.

Sa première émotion esthétique éprouvée en France, fut justement sa rencontre avec le « Balzac » du même Rodin. Aux Beaux-Arts, il tomba sur le patron idéal, Edmond Heuzé, qui ne l'encouragea pas dans le néo-classicisme de l'Ecole, mais lui dit très simplement : « Tu n'apprendras rien ici. Je te signalerai tous les papiers administratifs dont tu as besoin. Va respirer l'air libre. »

L'artiste qui interprète de plus en plus largement l'espace, l'air et la lumière est l'ère de cette liberté que sa femme, l'excellent peintre Mongillat, Prix Mangin 1961, respecte. Ils travaillent chacun pour soi et se critiquent loyalement quand leurs toiles sont achevées. J'ai surpris Raza dans une recherche extraordinaire.

Ayant reporté sur la page blanche un texte sanscrit dont les caractères étaient d'une grande beauté, il l'illustrait d'une composition d'autant plus difficile qu'il s'agissait de cette surprenante définition de Dieu :

« Il n'est pas blanc. Il n'est pas noir. Il n'est pas rouge. Il n'est pas jaune. Il n'est ni grand ni petit. Il est sans forme, semblable à la lumière. Son essence c'est Siva qui est en vous ! »

On comprend que ce beau poème ait abouti à une création plastique évidemment abstraite, mais dont chaque tache colorée était aussi vivante qu'un personnage multiforme.

Sa culture indienne, sa mystique ont permis, depuis de longues années déjà à Raza, de voir nos villages de Bretagne, d'Ile-de-France, de Vaucluse, de Provence avec un œil qui n'est pas tout à fait celui de nos peintres.

Il en a intensifié les tons, bouleversé la perspective. Gorbio, où il a bâti sa propre maison, village fortifié au-dessus de Menton, est devenu sous son pinceau un ensemble très architecturé fait de pleins et de vides qui laissent très largement passer la lumière.

En hiver le paysage s'endort. C'est ce qu'il appelle « la Provence noire ». Récemment, sous le coup de la mort d'un grand ami disparu au mont Blanc, il est arrivé à associer la nature entière à sa douleur. Mais l'été ramène la joie. C'est pour lui l'occasion de découvrir des ciels presque jaunes et d'analyser subtilement « la Respiration estivale ».

Les bleus de la mer sont indiqués et parfois profonds mais il apparaît aussi des gris que nous n'avions pas vu voir...

« Cela me plaît »

Les gens de Gorbio aiment Raza et sa femme parce qu'ils travaillent en silence. J'ai entendu l'un d'eux déclarer devant un de ses derniers tableaux : « Je n'y comprends rien mais cela me plaît. » On pourrait souhaiter que certains écrivains d'art, renonçant à leurs terminologies parfaitement inaccessibles, aient autant de franchise dans leurs jugements.

(1) 47, rue de Seine. Tous les jours, sauf le dimanche, de 10 h. à 12 h. et de 14 h. à 19 heures.



SAYED RAZA

« C'est Siva qui est en vous ! »

En l'église Saint-Pierre de Chaillot, M. le chanoine Luciani, curé de Saint-Joseph de Clamart, a béni le mariage de Mlle Christine POUJIER, fille de M. Robert Poumier, officier de la Légion d'honneur, décédé, et de Mme, née Fabre, avec M. Bruno DU-MONTET, fils de M. François Dumontet, décédé, et de Mme, née Dumontet.

Les consentements furent échangés en présence de Mme Claude

Rivière, sa sœur, pour la mariée, et de M. Balbure pour le marié. Riffault avait créé pour la mariée une très belle robe de crêpe de forme princesse, dont l'encolure et les manches étaient ornées d'une broderie de pierres de Bohême.

Après la cérémonie, les amis des deux familles se retrouvèrent chez Mme Poumier où avait lieu la réception.

NAISSANCE

■ M. Alain DANET et Mme, née France Duboulet, sont heureux d'annoncer la naissance de leur fils, Lorraine, le 7 juin, 45, avenue Hoche, Paris-8.

DECES

■ Le professeur Maurice PATEL, grand praticien de chirurgie générale, membre de l'Académie de médecine, est mort à Lyon où il avait fait toute sa carrière. Il avait 92 ans.

Le professeur Patel était commandeur de la Légion d'honneur.

COURS

■ Les cours professionnels du Commerce extérieur préparant au brevet professionnel de spécialiste du Commerce extérieur (diplôme d'Etat) reprendront au début d'octobre. Le programme comprend l'étude des problèmes de la spécialité et l'enseignement des langues étrangères préparant aux diplômes des Chambres de commerce.

Les inscriptions sont prises dès maintenant auprès de la direction des cours, 195, boulevard Saint-Germain (LIT. 87-33).

CALENDRIER DES ARTS

La Galerie STIEBEL, 5, Faubourg Saint-Honoré présente 40 Peintures de :

SERGE MENDJISKY

une sélection d'œuvres de 20 Maîtres Modernes
Vernissage jeudi 15 juin jusqu'au 1^{er} juillet

GALERIE JACQUES-HENRI PERRIN
73, rue du Cherche-Midi - 222-46-19

GRONDONA

Peintures
Vernissage vendredi 16 juin - 18 h.

LAPICQUE

MUSEE NATIONAL D'ART MODERNE
12, av. du Président-Wilson, Paris
Ouv. de 11 h. à 19 h. - 18-17 h. mardi excepté

GALERIE DU DAMIER
12, rue du dragon - LIT. 49-48

IGON

du 13 au 30 juin

GALERIE DE PARIS
16, place François-I^{er} - ELY. 82-30

LUMIÈRES DE L'ÉTÉ

par 40 peintres contemporains jusqu'au 22 juillet

GALERIE MESSINE
1, avenue de Messine - 22-25-54

Guy de Vogüé

Peintures 1967
jusqu'au 30 juillet

CHACQUE SEMAINE, LISEZ CANDIDE

CADEAU PRINCIER

■ A l'occasion de son mariage avec le comte Henri de Monpezat, le directeur et les élèves du cours de civilisation française à l'Université de Paris ont remis à la princesse Margrethe de Danemark, qui suivit ce cours à Paris pendant une année, deux grands ouvrages d'art spécifiquement français : « Les peintures murales d'Eugène Delacroix », de Maurice Sérullaz, conservateur du cabinet des dessins au musée du Louvre, et « Maroonage », de Jean Lafanchi. Ces deux ouvrages ont été publiés par les Editions du Temps.

VERNISSAGE

■ Demain mardi 13 juin, de 18 h. à 20 h. 30, aura lieu à la Galerie de Paris, 16, place François-I^{er}, le vernissage de l'exposition « Lumières de l'été », qui groupe trois générations de peintres, du fauvisme à nos jours. L'exposition sera ouverte jusqu'au 13 juillet.

MUSIQUE

■ Le groupe « Animation - Recherche - Confrontation » du musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, 11, avenue du Président-Wilson, organise, le jeudi 15 juin, à 21 heures, une rencontre avec le jeune compositeur français Jean-Pierre Chabrol, dont « Formes pour orchestre », « Entrée gratuite ».

SIGNATURE

■ Le jeudi 15 juin, de 14 à 19 h., aura d'une « rencontre avec le public » au Château de Saint-Ouen, les peintres Aberline, Bardone, Bertrand, Collopy, Cottavet, Faurio, Garcia-Pons, René Genis, Girod de l'Air, Guichard, P. Lesieur, M. Maillat, Minax, Montano, J. Petit, Rodde, Savary, Zavarro et le photographe Bloncourt, présentateur et signataire d'Album « Vingt peintres d'aujourd'hui », textes de Jean-Pierre Chabrol et Juliette Darie.

LES EXPOSITIONS

Jean Podelvin n'aime pas le « descriptif »

Dès l'âge de 8 ans, fasciné par les plus beaux Arlequins de Picasso, Jean Podelvin recrée l'un d'eux à sa manière, dans la solitude de sa chambre enfantine. D'abord tenté par l'abstraction qui fut pour lui un exercice utile, il s'est mis depuis une dizaine d'années à la peinture figurative.

Je crois que la prise de contact avec une toile de Nicolas de Staal, représentant Villeneuve, fut pour lui très importante. Après ses dernières taurinaches, ses paysages d'Espagne, c'est à l'interprétation de Naples et de ses îles, Ischia et Procida, que le peintre s'est livré au cours de ces dernières années. Dans ses compositions très synthétiques, éliminant tout ce qui pourrait être descriptif, il obtient une belle harmonie du trait et de la couleur.

La délicatesse de ses bleus, de ses mauves et de ses roses est renforcée par de beaux noirs. Ses nus sont préparés par de nombreux croquis qui lui évitent la présence constante avec le modèle. Tout cela est sain, attrayant, bien construit. (LIBRAIRIE-GALERIE DE VINCI, 29, boulevard Raspail.)

R. B.

■ Galerie Louis SOULANGES, 29, rue de Pologne, Paris-8, 328-25-30, exposition de peintures : 1) Jean-Michel LEROUX-DEVIN 2) Alain TENENBAUM : 3) Alice et Yolande STRENTZ. Vernissage le 18 juin, de 17 à 20 heures. Jusqu'au 30 juin 1967 inclus, ouvert de 10 h. à 12 h. et de 13 h. à 19 h., sauf le dimanche.